

CHRONIQUES

du coin de l'œil

VINGT ANS DE POÉSIE FRANÇAISE : 1895-1914

C'est ce que promet le sous-titre de l'ouvrage majeur de Michel Décaudin, *La Crise des valeurs symbolistes*, primitivement paru en 1960, et très heureusement réédité aujourd'hui, car un demi-siècle après son élaboration et sa parution, ce livre tient toujours ses promesses. Il reste encore pour nous d'une très grande richesse, en rendant compte finement d'une époque où le symbolisme était certainement considéré comme « dépassé », mais où le foisonnement des doctrines, des œuvres, des revues, des poètes nous fait envie, nous qui vivons dans la pauvreté des uns et des autres.

Il y avait alors, après le triomphe, puis après une espèce d'épuisement du symbolisme dans la décadence, il y avait tout un bouillonnement dans la poésie de la fin du XIX^e siècle qui venait peut-être de l'extrême jeunesse des poètes débutants :

Paul Fort avait fondé le *Théâtre d'Art* à dix-huit ans, alors qu'il fréquentait encore le Lycée Louis-le-Grand, Saint-Georges de Bouhélière n'avait pas dix-sept ans lorsque, avec son condisciple du Lycée Condorcet Maurice Le Blond, il fit ses débuts dans les lettres.

Francis Jammes était plus vieux (il avait vingt-neuf ans) et il avait déjà une certaine célébrité quand il publia son *Manifeste* au *Mercure de France*, un « composé d'humour et de sérieux » que Michel Décaudin reproduit ici intégralement. C'était en effet la grande mode des manifestes et le *jammisme* y tint fort bien sa partie. Dans cette époque bouillonnante s'affrontaient les tenants de la versification traditionnelle et ceux qui se réclamaient du vers libre, Henri de Régnier par exemple, alors que Francis Jammes était plus finaud et jouait habilement l'entre-deux, comme le montrait son « art poétique » publié dans notre numéro précédent. Ainsi que le constatait alors Adolphe Boschot, « la langue française existe, la

prosodie française existe. (...) Tout ce qu'on peut faire, c'est de les utiliser en les faisant dévier au mieux de ses propres intérêts ». Il était de ceux qui pensaient que les poètes n'avaient pas le choix et devaient obéir aux exigences de leur langue. C'est toujours notre point de vue.

L'enquête menée en 1902 par la revue *L'Ermitage*, auprès de deux cents poètes du moment, montrait leur fidélité à la tradition. À la question « Quel est votre poète ? » (un libellé prudent qu'on reproduit souvent de façon déformée), Victor Hugo vient en tête des réponses, puis Vigny (cité 48 fois), Verlaine (47), Lamartine (46), Baudelaire (44), Musset (37) : rien de vraiment révolutionnaire dans cette enquête restée célèbre grâce à la réponse d'André Gide : « Victor Hugo, hélas ! ». Nous constatons ici les grands changements survenus dans le Panthéon de nos maîtres.

Au début du XX^e siècle, on remarque « un recul du vers libre » (1904) qui n'a pas encore vingt ans. La revue *Vers et prose* créée en mars 1905 signale ce reflux :

Verlaine fut notre dernier grand poète en date : son *Art poétique* reste comme la préface aux œuvres bigarrées qui ont suivi la sienne.

Sous l'impulsion de Paul Fort, cette revue compte immédiatement 445 abonnés, et plus de 700 dès le troisième tome. Quant à la revue *Antée*, son tirage dépasse 1 000 exemplaires. Nous ne pouvons qu'envier de telles réussites.

En scrutant ainsi minutieusement toute une époque de la poésie, Michel Décaudin nous invite, au passage, à retrouver quelques poètes oubliés aujourd'hui, malgré la qualité de leurs œuvres ; ainsi Henri Bataille, encore connu comme écrivain de théâtre, ou Louis Le Cardonnel, Charles Guérin, Saint-Georges de Bouhélier, etc., même si ces résurrections sont incomplètes, puisqu'il oublie Émile Blémont, simplement cité au passage. En revanche, nous sommes heureux de rencontrer Alcanter de Brahm, son secrétaire, qui examine une dizaine de revues dans son article *La Saison poétique* de *L'Événement* (11 juillet 1908). Vingt ans plus tard, après la mort d'Émile Blémont, il appartient au premier conseil d'administration de la jeune Maison de Poésie.

Au début du nouveau siècle, le groupe de l'Abbaye regroupe des poètes d'une même sensibilité vaguement sociale et mystique, puis viennent les Fantaisistes, Péguy, Claudel, Valéry et d'autres qui vont renouveler la poésie, lui ouvrir de nouveaux domaines – juste avant la grande catastrophe de la guerre.

On trouve donc beaucoup de trésors dans cette scrupuleuse étude de la poésie, avec quelques formules définitives des spécialistes du moment. Ainsi la condamnation de Gide par Eugène de Montfort : « Mettons le doigt sur le point névralgique, vous misez tous sur Gide. Or je ne puis voir en lui qu'un amateur, l'image même de l'impuissance » (1909). Après tout...

Ce grand livre (ici reproduit sous une forme bien petite pour des yeux usés) paraîtra peut-être un peu fouillis, mais à l'image de l'époque. L'un de ses grands mérites, c'est de faire revivre nos prédécesseurs et l'extraordinaire enchevêtrement des œuvres, des revues, des recueils, des manifestes, grâce à des citations abondantes reprises des originaux.

Parmi de très nombreux exemples, nous retiendrons celui de Louis Mandin, parce qu'il fut un vrai poète, un excellent critique, et par la suite un homme courageux, un Résistant qui fut arrêté et torturé par les occupants Allemands et qui mourut en déportation – et aussi parce que la Maison de Poésie décernera à nouveau son « Prix Louis Mandin » dès qu'elle aura pu retrouver son fonctionnement et ses locaux confisqués par la SACD :

Prenez le cerveau des classiques, le cœur des romantiques, la subtilité aiguë des sens des symbolistes. Sachez faire de tout cela une harmonie, et vous aurez, je crois, l'homme de l'avenir.

Ce doit être aussi l'art de l'avenir. Je suis persuadé que l'art, à travers bien des tâtonnements, va vers une synthèse. L'art de demain ne sera ni la sécheresse savante des classiques, ni l'impulsivisme souvent sans idée des romantiques, ni les petites secousses d'un certain symbolisme un peu trouble. L'art de demain devra être une harmonie qui réunira ce qui, jusqu'ici, avait été divisé pour le plus grand mal de notre littérature.

Et ce sera là un art vraiment national ; car la France est précisément une synthèse.

Louis Mandin. Déclaration à Jean Muller et Gaston Picard, *Les Tendances présentes de la Littérature française. Interviews et réponses*. Basset, 1913.

La guerre de 1914 n'anéantit pas la poésie. Malgré leur peu de diffusion alors, les poésies d'Apollinaire ou de Blaise Cendrars, survécurent au cataclysme et elles traversèrent encore la deuxième guerre mondiale pour arriver jusqu'à nous. Mais les horreurs de la guerre de 1914-1918, le retour des adeptes du profit, les tromperies des politiciens, le dégoût des survivants engendrèrent la révolte des surréalistes qui bouleversèrent le plus possible les conventions – y compris celles de l'art.

C'est une autre histoire, ce sont d'autres moments de l'art et de la poésie, et il nous reste à attendre sur la période poétique du tournant de notre siècle et du précédent, une étude aussi minutieuse, documentée et intéressante que celle-ci.

Jacques Charpentreau

- Michel Décaudin, *La Crise des valeurs symbolistes. Vingt ans de poésie française. 1895-1914*. Préface de Jean-Yves Debreuille. [Champion](#) classiques. 534 p. 18 €.

